

Sophie Dulac Distribution - Michel Zana

16, rue Christophe Colomb 75008 Paris

Tél : 01 44 43 46 00

Promotion / Programmation Paris

Eric Vicente : 01 44 43 46 05

evicente@sddistribution.fr

Programmation Province / Périphérie

Marie Pascaud : 01 44 43 46 04

mpascaud@sddistribution.fr

Sophie Dulac Distribution présente une production Fabula

TONY MANERO

un film de Pablo Larrain

CANNES 2008
40^e
Quinzaine
des Réalisateurs
SOCIÉTÉ DES RÉALISATEURS DE FILMS

Un fou de Travolta
dans le Chili de Pinochet
Le Monde

SOPHIE DULAC
distribution

CHILI 1978 • DICTATURE • DISCO • OBSESSION



CANNES 2008
4^e
Quinzaine
des Réalisateurs
Société des Réalisateurs de Film

TONY MANERO

un film de Pablo Larraín



Prix du meilleur long métrage
et du meilleur acteur au Festival du Film de Turin
sous la présidence de Nanni Moretti



Au cinéma le 11 février 2009

Une production Fabula Films (Chili) et Prodigital (Brésil)

Chili-Brésil / 2008 / 1:85 / Dolby SRD / 1h38 / Visa n° 122 000

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.sddistribution.fr

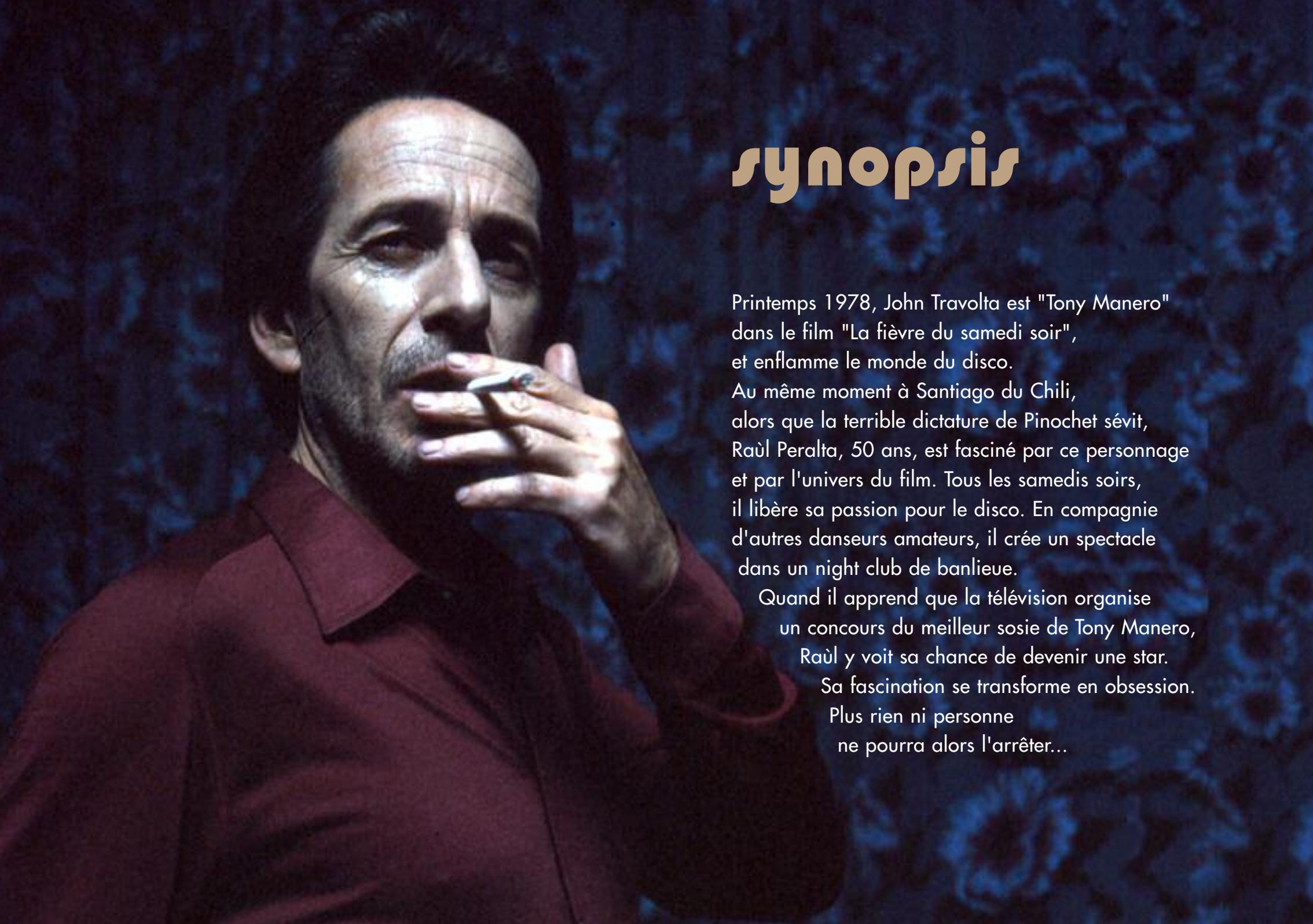
Presse

Makna presse - Chloé Lorenzi et Audrey Grimaud
177, rue du Temple 75003 Paris
Tél. : 01 42 77 00 16
info@makna-presse.com

Sophie Dulac Distribution - Michel Zana
16, rue Christophe Colomb 75008 Paris
Tél : 01 44 43 46 00

Promotion / Programmation Paris
Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

Programmation Province / Périphérie
Marie Pascaud : 01 44 43 46 04
mpascaud@sddistribution.fr



synopsis

Printemps 1978, John Travolta est "Tony Manero" dans le film "La fièvre du samedi soir", et enflamme le monde du disco.

Au même moment à Santiago du Chili, alors que la terrible dictature de Pinochet sévit, Raül Peralta, 50 ans, est fasciné par ce personnage et par l'univers du film. Tous les samedis soirs, il libère sa passion pour le disco. En compagnie d'autres danseurs amateurs, il crée un spectacle dans un night club de banlieue.

Quand il apprend que la télévision organise un concours du meilleur sosie de Tony Manero, Raül y voit sa chance de devenir une star.

Sa fascination se transforme en obsession.

Plus rien ni personne
ne pourra alors l'arrêter...

Entretien avec le réalisateur

Comment résumer Tony Manero ?

Tony Manero raconte l'histoire d'un homme normal qui pendant les années les plus noires de la dictature au Chili essaie d'importer un mythe qui n'a rien à voir avec la situation de ce pays à cette époque.

En s'inspirant du film *La Fièvre du samedi soir*, cet homme essaie d'introduire le rêve américain de la classe travailleuse américaine. Tony Manero (John Travolta) est beau, jeune, excitant. Il a du succès : il multiplie les conquêtes féminines et il est vainqueur du concours de danse. Raúl croit naïvement qu'il pourra adapter ce rêve à sa vie, et passer d'une réalité à une autre. Il y a une certaine beauté en lui parce qu'il expose son corps pour se sortir de cette réalité. Sauf qu'il y a deux problèmes : il est beaucoup plus âgé que son idole et il n'est pas américain. Et comme il n'a en lui aucune idéologie, ce personnage devient un criminel.

Comment voyez-vous ce criminel ?

Comme un personnage amoral. Il n'est pas immoral, ce n'est pas la même chose. Il est quasiment analphabète. C'est aussi un personnage mysogine qui reflète son époque. Le contexte très macho du Chili était encouragé autant par les femmes que par les hommes; les femmes sont vues comme les servantes des hommes.

D'où vient cette violence ?

Le réalisateur brésilien Glauber Rocha a dit une chose très juste : la violence en Amérique du sud n'est pas une action mais une réaction. C'est une réaction au manque de participation des hommes dans la société dans laquelle ils vivent. Je n'ai aucun souvenir de la dictature : en 1978, je n'avais que deux ans. Mais j'ai parlé avec beaucoup de monde et ce qui m'impressionne le plus, c'est que personne ne se souvient des événements ! Il y a un oubli général, aucun souvenir clair. Ce n'est pas un mensonge de la part des personnes qui ont vécu cette époque : les impressions ont réellement été effacées. L'oubli a remplacé le mauvais souvenir. C'est pour cela que certaines scènes de mon film sont floues. Je voulais représenter ce souvenir incertain, ce que l'on peut ressentir quand on va s'endormir. Ce manque de définition donne l'atmosphère générale du film.

Le personnage n'a aucune conscience politique mais il est le produit de l'histoire politique; votre film est-il une allégorie ?

Oui, le personnage est le produit de la situation politique. Le film décrit un espace métaphorique, c'est une manière de montrer à travers ce personnage la situation du Chili à l'époque. On peut donc parler d'allégorie. Mais je ne voulais pas faire un film symbolique comme chez Pasolini ou Buñuel; les symboles sont dangereux.

La violence est finalement peu montrée...

Je ne voulais pas montrer la violence pour la violence et exhiber des corps ensanglantés. Et c'est justement pour cela je crois que le film est perçu comme très violent. J'avais filmé quelques scènes de ce genre que j'ai coupées au montage. La violence est une réaction à la peur. C'est l'angoisse générale du pays qui pousse à sombrer dans la violence. Il faut savoir qu'à l'époque la police chilienne était trop occupée à pourchasser les communistes et que la plupart des crimes mineurs passaient inaperçus. La mise en scène colle au



Alfredo Castro

Pablo Larain

personnage : il y a peu de distance entre lui et nous.

Avec le comédien Alfredo Castro, on se disait que le film se composait de plusieurs strates : le réalisateur, le comédien, les autres comédiens, le mur et le pays derrière. Derrière les acteurs, il y a toujours un mur, même dans la rue. Comme si le film se passait toujours en intérieur; même dehors, il n'y a pas d'ouverture.

Est-ce un portrait de schizophrène ?

Je vois plutôt Raúl comme quelqu'un de très désespéré. Cela dit, il a un point commun avec les malades mentaux, c'est cette angoisse de ne pas pouvoir se projeter dans l'avenir. On essaie tous, toujours, de voir un peu plus loin; quand cet avenir est éliminé et qu'on vit au jour le jour, encerclé par le vide, cela crée une angoisse immense. Le manque de futur pousse les gens à la violence, à la pulsion immédiate.

Quand bien même il incarne une violence sociale, le personnage pourrait garder du respect pour l'humanité.

Il a perdu ce respect pour l'humanité parce qu'il a perdu le respect de soi-même. Il a perdu la possibilité d'un destin. Dans *La Fièvre du samedi soir*, il y a une phrase importante du frère de Tony Manero : "Un jour tu regardes un crucifix et tu ne vois plus qu'un homme pendu à une croix." Même s'il gagnait le concours de danse, cela ne changerait rien à sa vie. Je trouvais cette contradiction intéressante : il veut tout faire pour ressembler à Tony Manero tout en sachant que cela ne changera absolument rien.

Est-ce qu'il y a des échos précis de *La Fièvre du samedi soir* ?

Oui j'ai beaucoup regardé le film et adapté des détails qui échapperont à la plupart des spectateurs. J'en ai néanmoins coupé au montage pour me distinguer du film original. Les deux films ne racontent pas du tout la même histoire.

Propos recueillis par Stéphane Delorme à Cannes le 19 mai 2008.

Traduction de Gustavo Solis Moya.





Entretien avec Alfredo Castro comédien principal et co-auteur

Vous êtes un comédien renommé au Chili.

Je suis comédien et metteur en scène de théâtre depuis trente ans. Je dirige une école de recherches théâtrales et un théâtre. J'ai joué pour la première fois au cinéma, à 50 ans, dans le premier film de Pablo Larraín, *Fuga* (2006). *Tony Manero* est mon deuxième film.

Comment avez-vous rencontré Pablo Larraín ?

Il m'avait envoyé le scénario de *Fuga* pour un rôle secondaire. La partie dans laquelle je jouais était très réussie et elle a d'ailleurs un lien avec *Tony Manero*, c'est ce qui a permis d'assurer la continuité d'un film à l'autre. Après *Fuga*, Pablo a suivi un cours de deux ans dans mon école. J'ai donc été son professeur.

Vous avez travaillé ensemble sur *Tony Manero* ?

On a travaillé très étroitement, Pablo, le co-scénariste Mateo Liribarrén et moi, dans l'écriture du scénario. Je n'ai rien écrit à proprement parler, j'aidais davantage dans la dramaturgie du scénario et je donnais des idées de mise en scène.

Comment voyez-vous le personnage ?

Ce personnage ne s'exprime pas; comme tout psychopathe, il ne fait que passer à l'acte. Il ne réfléchit pas, c'est un animal brut, brutal, archaïque. Il ne vit que lorsqu'il passe à l'acte. Pourtant, il a un plan dans sa tête, il est très obsessionnel. Par exemple lorsqu'il tue la vieille femme pour voler la télévision, ce n'est pas qu'il veut la regarder, c'est qu'il a déjà en tête de l'échanger. La télé en couleur était un privilège à l'époque.

On sent une compassion pour ce personnage.

J'aimais ce sentiment archaïque du tragique : on sait dès le début que le personnage n'obtiendra rien, on suit sa descente aux enfers. Il y a en lui une grande douleur : la fin de la jeunesse. Son désespoir vient de la fin de sa sexualité, même s'il est entouré de plusieurs femmes. Ces échecs le hantent. Il est l'objet du désir de presque toutes les femmes de la troupe, mais on se demande pourquoi. Il est moche, il est laid, il est vieux. Il y a une dimension tragicomique en lui. Il est droit, il se tient comme un danseur de tango, alors qu'il imite John Travolta. Il a sa dignité. Il se voit comme un grand danseur. Son groupe dansait sur du tango, de la danse folklorique avant de danser sur du disco.

Vous avez connu l'époque de la dictature ?

J'étais étudiant. Je me souviens de la terreur, des murmures. Le pays était triste, plat, personne n'osait rien dire à cause des délations. C'était l'époque où les parents dénonçaient leurs enfants et vice-versa. Les gens parlaient très bas, ce qu'on retrouve dans le film. Il y avait une résistance mais elle était dérisoire : juste des mots écrits sur les murs ou dans les bus. Aujourd'hui il y a toujours un sentiment d'impunité puisque aucun des acteurs de la dictature n'a été condamné; on retrouve ce sentiment chez le personnage.

Comment avez-vous abordé le rôle en tant que professeur de théâtre ?

Pablo m'a dit de ne rien faire. Normalement au théâtre je m'engage énormément dans mes rôles jusqu'à la folie, jusqu'à me confondre avec le rôle. Il fallait aussi que je compose avec la caméra. La caméra me suit au plus près, presque de manière pornographique. La caméra était comme l'œil du personnage qui le regardait vraiment, et qui ne voyait en lui qu'un pauvre homme.

Votre jeu dégage une grande intensité.

Peut-être est-ce lié à la honte. Il y a toujours une honte de l'acteur dans l'exhibition trop excessive, physique et morale. Par exemple, pour la scène où je danse seul, j'avais honte. La peur et la honte sont bonnes pour l'acteur. Il faut les transformer en énergie. On atteint ainsi la jouissance, qui se trouve toujours à mi-chemin entre le plaisir et le déplaisir.

Vous êtes reparti d'une intériorité pour créer le personnage ou de signes extérieurs ?

Le psychopathe n'a pas d'intériorité. L'autre n'existe pas. Il n'y a pas de morale. J'ai dû puiser dans mon propre échec pour construire le personnage. Non pas que je sois dans une situation d'échec comparable au personnage ! Mais il y a pour nous tous une scène qu'on n'arrive jamais à accomplir dans sa vie, c'est pourquoi on continue à vivre.

Propos recueillis par Stéphane Delorme à Cannes le 19 mai 2008.

Traduction de Gustavo Solis Moya.

ALFREDO CASTRO ACTEUR PRINCIPAL et CO-SCÉNARISTE

Alfredo Castro est diplômé en Arts Dramatiques de la Faculté des Arts de l'Université du Chili. Il travaille en tant qu'acteur dans diverses troupes de théâtre depuis 1977. En 1990, il crée sa propre troupe, "Teatro La Memoria". Il travaille au Théâtre National et au Théâtre de l'Université Catholique du Chili en tant que metteur en scène invité. Il est remarqué pour son interprétation d'Eva Peron, dans l'œuvre du même nom dont la distribution était entièrement masculine, dans *Quartett* de Heiner Müller, *El Paseo de Buster Keaton* de F.García Lorca, *Amadeus* et *Equus* de Peter Schaeffer. Au cours de son parcours professionnel, il est fréquemment invité à l'étranger où il reçoit des bourses d'études, dont celles attribuées par l'Institut Goethe et l'International Theatre Institut. Une bourse du Gouvernement Français lui a également été attribuée pour assister trois metteurs en scène de renom : George Lavelli, George Lavaudant, George Lassalle. Afin de le faire bénéficier d'une année d'arts dramatiques à The London Academy of Music and Dramatic Art, le British Council lui attribue une bourse d'études.

Pour ses rôles, ses mises en scène de théâtre et de films pour la télévision, il reçoit de nombreux prix dont :

Prix de la Critique pour son interprétation d'*Eva Peron* dans la pièce du même nom.

Prix du Meilleur Acteur pour *Quartett* de Heiner Müller.

En 2006, il joue dans le premier film de Pablo Larrain, *Fuga*, et l'année suivante dans *Casa de remolienda* de Joaquín Eyzaguirre.

En 2008, il est "Tony Manero", le personnage principal du second long-métrage de Pablo Larrain. Il reçoit le prix du meilleur acteur principal au 26ème Festival du Film de Turin en 2008





PABLO LARRAÍN / RÉALISATEUR et CO-SCÉNARISTE

Pablo Larraín est né à Santiago du Chili le 19 août 1976. Après ses études secondaires, il étudie la communication audiovisuelle à l'Université UNIACC.

Il est un des membres fondateurs de Fabula, une société consacrée au développement de projets cinématographiques et publicitaires.

En 2005, il écrit et réalise son premier long-métrage *Fuga*, sorti en mars 2006 au Chili.

En 2007, Pablo Larraín tourne son deuxième long-métrage, *Tony Manero*, dont il a co-écrit le scénario avec Alfredo Castro et Mateo Iribarren. Le film est présenté au Festival de Cannes 2008, à La Quinzaine des Réalistes. Il reçoit le prix du meilleur long métrage au 26ème Festival du Film de Turin 2008.

MATEO IRIBARREN / CO-SCÉNARISTE

Mateo Iribarren, né le 20 janvier 1964, est acteur, metteur en scène, dramaturge et scénariste.

Il est le scénariste des long-métrages *El chacotero Sentimental* de Cristián Galaz (1999), *Un ladrón y su mujer* de Rodrigo Sepúlveda (2001), *Fuga* de Pablo Larraín (2006), *Che Copete : Le film* (2007) de León Errázuriz, et *Tony Manero* de Pablo Larraín (2007).

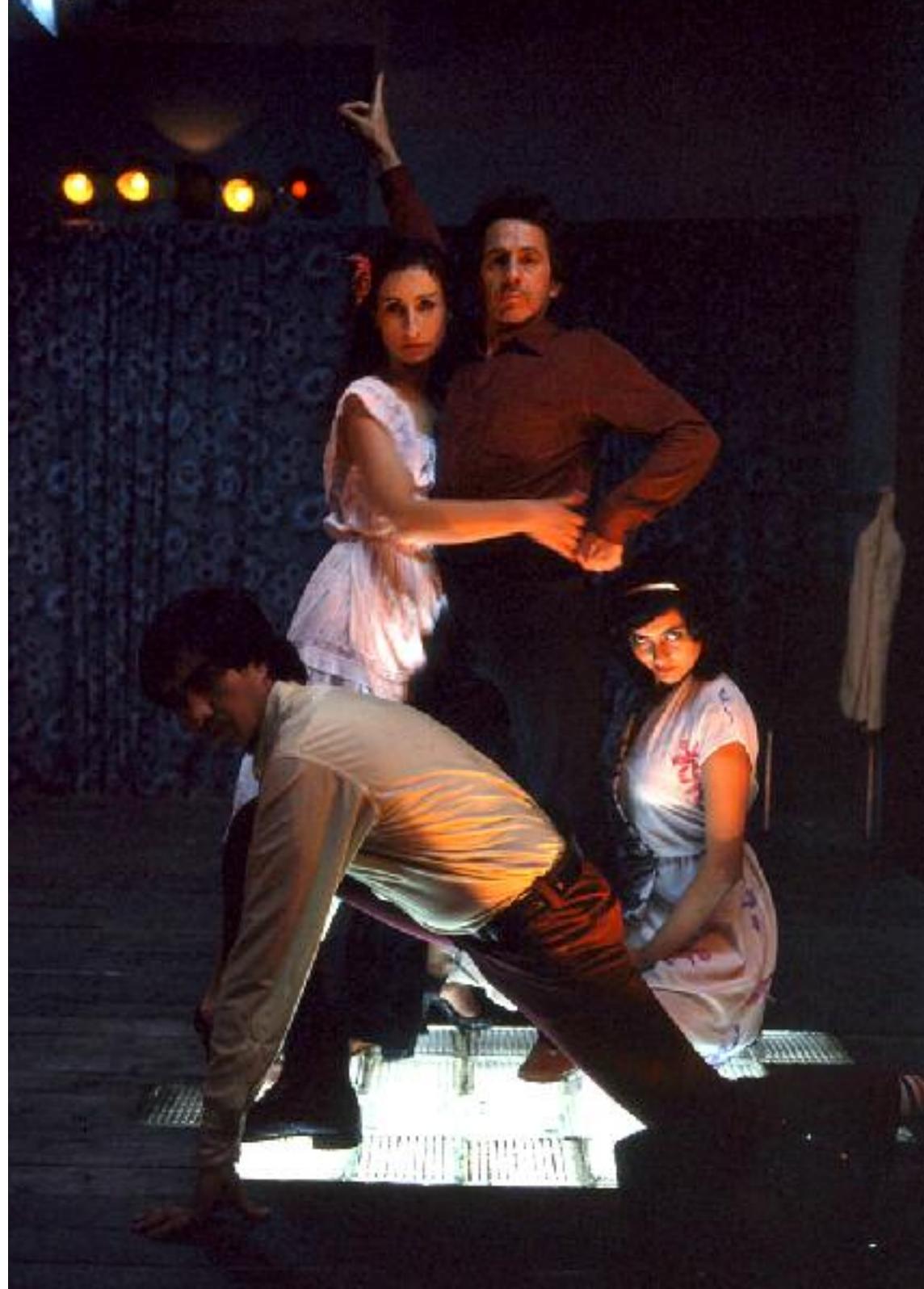
En parallèle, il travaille comme scénariste pour diverses productions télévisuelles, notamment *Escool*, *Xfea2*, *Le Comte de Montecristo*, *Piel Canela* et *Historias de Eva*. En tant qu'acteur, il tourne dans les longs-métrages *Amnesia*, *Volando voy*, *Gringuito*, *Chacotero Sentimental*, *Mujeres infieles* et *Fuga*.

FABULA PRODUCTIONS

Société de production cinéma et publicité, créée en 2003 par Pablo Larraín, Hernán Larraín et Juan de Dios Larraín. En 2005, Fabula produit le long métrage *Fuga*, premier film réalisé par Pablo Larraín, sorti en salles au Chili en mars 2006 et présenté en Sélection Officielle dans de nombreux festivals internationaux. *Fuga* est récompensé par plusieurs prix dont : meilleur film au London Latin Film Festival 2006, meilleur premier film au Festival de Cinéma de Cartagena 2007 et meilleur film latino américain au festival de Cinéma de Malaga 2007.

En 2006, Fabula produit *La vida me mata* de Sebastián Silva, sorti en salles au Chili en novembre 2007 et récompensé par le prix Pedro Sienna, attribué par le Conseil des Arts et de la Culture du Chili, le prix Altazor du meilleur réalisateur et du meilleur film chilien en 2007 remis par le Cercle des Critiques d'Art du Chili.

La production de *Tony Manero* commence en 2007. Il reçoit le Grand Prix de Cinéma en Construction au Festival de Cinéma de Toulouse 2008. Il est présenté en première mondiale à la Quinzaine des Réalistes au Festival de Cannes 2008. En parallèle de la production cinéma, Fabula a réalisé plus d'une centaine de spots publicitaires pour des marques telles que Coca-Cola, Shell ou Master Card.



fiche artistique

Alfredo Castro Raúl
Amparo Noguera Cony
Héctor Morales Goyo
Elsa Poblete Wilma
Paola Lattus Pauli

fiche technique

Réalisateur **Pablo Larrain**
Producteur **Juan de Dios Larrain**
Scénario **Pablo Larrain**
Alfredo Castro
Mateo Iribarren
Consultant de scénario **Eliseo Altunaga**
Directeur de la photographie **Sergio Armstrong**
Image **Pablo Larrain**
Sergio Armstrong
Direction artistique **Polin Garbisú**
Consultant artistique **Rodrigo Bazaes**
Directeur de production **Ruth Orellana**
Montage **Andrea Chignoli**
Mixage son **Miguel Hormazábal**
Maquillage **Margarita Marchi**
Coiffeur **Paola Morales**
Postproduction **Alejandro Atenas**

Pays **Chili – Brésil**
Langue **Espagnol**
Année **2008**
Société de production **Fabula Productions (Chili)**
Co-producteur **Prodigital (Brésil)**
Format de tournage **16mm**
Format de projection **35mm**
Cadre **1 : 85**
Son **Dolby SRD**
Durée **1h38**

